



UNE PAGE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

SAINT OTMAR († 759), PREMIER ABBÉ BÉNÉDICTIN DE SAINT-GALL

Il y a 1300 ans, Otmar, avec un groupe de moines, érigea l'abbaye de Saint-Gall et en devint le premier abbé. L'abbaye prospéra rapidement : du vivant d'Otmar, elle admit 53 personnes et reçut de nombreux biens fonciers en provenance de toute l'Alémanie. Otmar édifia aussi une léproserie, premier hôpital connu sur territoire suisse.

Né vers 690 en Thurgovie, Otmar, issu de la race des Alamans, fut conduit dans son jeune âge par son frère à Coire (Grisons) et mis au service de Victor, comte de cette région¹ ; il y fut éduqué dans la science des lettres, s'attacha à la vertu et acquit des mœurs louables. Elevé à la dignité sacerdotale, il fut nommé au titre ecclésial de Saint-Florin².

Comme la probité de ses mœurs et la pureté de sa sainte vie répandaient au loin sa renommée et parvenaient aux oreilles d'un grand nombre, un certain Waltram, qui revendiquait un droit d'héritage de ses parents sur la vaste solitude dans laquelle saint

Gall avait construit sa *cella*³ au bord de la Steinach, demanda à Victor, ci-dessus mentionné, qu'Otmar soit placé à la tête de l'ermitage de Gall, et, ayant été exaucé dans son vœu, il lui confia solennellement la *cella* et tous les biens attenants (719). Et comme son intérêt pour la réalisation de cette œuvre croissait, se rendant auprès du roi Pépin le Bref, il lui parla dudit Abbé ; quant au lieu qui jadis lui appartenait, il le livra par droit de propriété au prince en le priant instamment qu'Otmar exerce son autorité sur ce lieu de par décret royal.

Ledit prince ayant accédé à sa demande, il remit ce lieu qui lui appartenait au saint homme et ordonna que soit instaurée la vie régulière. Otmar, s'y étant retiré, construisit aussitôt des locaux convenables pour

(1) Depuis la domination des Francs jusqu'au début du XV^e siècle, les évêques de Coire sont seigneurs d'une partie de la Rhétie supérieure.

(2) Probablement à Remüs, en Engadine, ou pour d'autres Walenstadt.

(3) Petite communauté monastique.

les moines et restaura avec soin l'état des lieux pour l'utilité du service divin. Il invita des religieux à le suivre par sa générosité dans l'application à la dévotion de sorte qu'il augmenta beaucoup les possessions du monastère par les dons qu'il reçut ; en peu d'années il attira de nombreux sujets à la milice de la vie sainte et il les gouverna avec soin par son magistère.

Père des pauvres

Otmar aimait tellement la pauvreté volontaire qu'il fuyait par tous les moyens la gloire terrestre. Telle était sa coutume : si pour quelque service du monastère, la nécessité demandait qu'il prenne la route, il choisissait de monter sur le dos vil et pacifique d'une bourrique. Entre autres choses, sa sollicitude envers les pauvres était si grande qu'il s'appliquait à l'exercer par ses propres soins plutôt que de faire appel aux autres. Dans cette œuvre de miséricorde qu'on appelle l'aumône, c'est à peine si l'on pouvait être regardé comme son second.



Pour les lépreux qui vivent d'habitude soigneusement à l'écart des autres hommes, il établit un petit hospice non loin du monastère, séparé de l'endroit où on logeait les autres pauvres ; il leur prodiguait des soins de toutes sortes à tel point que même la nuit, il sortait du monastère et soignait leurs infirmités avec un respect admirable inspiré par la piété. Il leur lavait la tête et les pieds, nettoyait de ses propres mains leurs blessures purulentes et leur servait la nourriture nécessaire, retournant sans cesse en son âme la sentence que le juste Juge portera à l'égard des miséricordieux : « *Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait* »⁴.

C'est pourquoi ceux qui le connaissaient le vénéraient et l'appelaient "Père des pauvres". Il possédait en plénitude une si grande miséricorde que s'il voyait un pauvre engourdi de froid à cause de sa nudité, presque toujours il se dépouillait de ses habits pour en couvrir les membres du miséreux ; ainsi, sans tunique et recouvert seulement de sa coule, il revenait au monastère. Il préférait, méprisant l'apparat de ce temps, revêtir l'éternelle incorruptibilité, plutôt que de perdre une bonne œuvre et de souffrir la honte d'une nudité future.

Un jour, allant chez le roi Pépin, il fut reçu avec honneur et entre autres

(4) Mt 25.

bienfaits de sa largesse royale, il reçut septante livres d'argent pour subvenir aux nécessités de ses frères. Mais à peine sorti de là pour revenir chez lui, il donna la plus grande partie de cette somme aux pauvres devant les portes du palais. Poussé par les frères qui étaient avec lui, c'est à peine s'il garda quelques pièces avec lesquelles par la suite il acheta un terrain proche du monastère. N'oubliant pas les préceptes du Seigneur, il ne pensait pas au lendemain pour lui-même, sachant qu'un moine doit se contenter du vêtement et de la nourriture : c'est pourquoi, pour lui-même et pour les siens, il choisit la pauvreté plutôt que le superflu des biens transitoires, charge trop lourde pour des esprits dégagés de tout.

En 747, Otmar prit une importante décision : il remplaça la très dure règle de saint Colomban par celle de saint Benoît, qui offre un merveilleux équilibre entre ascèse, étude et travail manuel. C'était un pas de plus vers un développement du monastère qui, à la suite de legs, pouvait compter sur de plus amples moyens. Ce qui déclencha la haine de Warin et Ruadhard, deux administrateurs francs qui avaient la charge de toute l'Alémanie.

Une machination diabolique

Warin et Ruadhard, qui s'étaient déjà approprié les biens de plusieurs églises situées sur leur territoire, par

une audace pleine de violence, se firent adjuger la plus grande partie des possessions de Saint-Gall. L'homme de Dieu, craignant que la vie monastique ne vienne à périr en ce lieu du fait de la pénurie, se rendit auprès du roi Pépin, et lui exposa leur présomption tyrannique. Le bienveillant prince les menaça de les priver de sa bienveillance s'ils ne restituaient pas sans délai à l'Église de Dieu les biens qu'ils lui avaient ravi injustement.

Mais ces derniers, en regagnant leur pays, négligèrent l'ordre du roi : comme l'homme de Dieu Otmar voulait retourner auprès du prince pour la même affaire, ils envoyèrent en secret des soldats derrière lui et le firent revenir par force, enchaîné. Or il y avait un certain Lambert qui faisait partie des frères par sa profession, non par la sainteté de sa vie. Ils le persuadèrent de monter de toute pièce une machination et de lancer contre lui l'accusation de luxure. Tel était leur calcul : ternir sa renommée de sainteté en jetant sur elle le soupçon, et ainsi ils trouveraient une occasion de le déposer. C'est pourquoi, ignorant le caractère mensonger d'un tel complot, nombreux furent ceux qui convoquèrent une réunion.

Donc, Otmar, cet homme chaste et intègre, égal aux anciens par la maturité de ses mœurs, est placé au milieu de l'assemblée et Lambert ministre de mensonge se présente devant tous



pour l'accuser. Ayant obtenu licence de parler, oublieux de la vérité, champion du mensonge, il déclare avoir connu une femme qui avait subi une violence impure de la part du saint homme. A quoi on rapporte que celui-ci ne donna aucune réponse. Et comme beaucoup le poussaient à répondre à ces accusations, il se contenta d'une parole de ce genre : *Je proclame que j'ai péché au-delà de toute mesure et en bien des domaines : quant à l'accusation au sujet d'un crime de ce genre, j'en prends Dieu à témoin, lui qui scrute tous mes secrets.*⁵ Mais comme ceux-ci insistaient avec plus de force pour qu'il se blanchisse d'une telle accusation, lui-même, se sentant en sécurité dans son esprit et

(5) Une paraphrase de 2 Cor. 1, 23.

libre dans sa conscience, persista dans son silence.

Afin qu'il soit clair pour tous que sa chasteté avait été diffamée, la vengeance divine frappa Lambert. Envahi par des tremblements de fièvre, peu à peu la vigueur de ses membres l'abandonna et il commença à se recroqueviller. Et ainsi, tous ses membres ayant perdu leur forme ou leur droiture naturelle, ayant la tête inclinée à terre comme un quadrupède, non seulement il était effrayant à voir dans sa difformité, mais il ne cessait de proclamer à haute voix qu'il avait péché contre un saint.

Cette affaire commencée de façon inique finit de façon plus injuste encore : l'homme de Dieu Otmar fut enfermé dans le château du bourg fortifié de Potamus. Là, comme il n'était permis à personne d'entrer ou de parler avec lui, il passa plusieurs jours sans aucun soutien de nourriture. Comme il souffrait de l'épreuve prolongée de la faim, Peragosus (ou Patgozus) l'un des frères, prit l'habitude de venir la nuit et de lui offrir le soulagement de la nourriture.

Au bout d'un certain temps un homme riche, Gozbertus, demanda aux princes iniques [ci-dessus nommés] que l'homme de Dieu lui fût confié ; il l'assigna à résidence sur l'île de Werd près de Stein-am-Rhein, près de son domaine. Là, le saint père, s'adonnant exclusivement aux

exercices spirituels, à savoir la prière et le jeûne, servit Dieu avec d'autant plus de liberté qu'il était dégagé de tout rapport avec les hommes et les soucis du siècle. Et là, vaquant avec ardeur à ses occupations et à d'autres dévotions similaires, après un bref laps de temps⁶, loin des perturbations et des étroitesse angoissantes de ce monde, il s'en alla vers les joies célestes le 16 novembre 759, et son corps fut enseveli dans cette même île.

La translation de son saint corps

Dix ans après sa mort, les frères eurent une vision du Seigneur leur demandant de ramener le corps de leur cher père au monastère. La volonté divine étant manifeste, onze d'entre les frères se rendirent à l'endroit où était conservée la dépouille mortelle du saint homme et, ouvrant son tombeau, ils le trouvèrent indemne de toute corruption. Seul le bout d'un pied qui avait été lavé à l'eau changea de couleur comme s'il se décomposait. C'est bien le miracle qui convenait pour mettre en lumière le signe de la sainteté véritable : en effet, en trouvant son corps intact, on comprenait combien il avait été au-dessus de l'accusation qui pour un temps avait paru le submerger. En foi de quoi, les pieux frères étant mieux instruits par ces faits nouveaux, dépo-

sèrent le corps avec honneur dans un bateau. Ils allumèrent des cierges, l'un à la tête, l'autre aux pieds.

Ayant quitté le rivage, comme ils se lançaient au large sur des voies incertaines, et comme ils ramaient de toutes leurs forces, désirant rentrer le plus vite possible, aussitôt le vent et la pluie firent irruption avec une telle violence qu'ils auraient grand-peine, pensaient-ils, à s'en sortir. Mais par une admirable disposition de la toute-puissance divine, et par les mérites du saint homme, il se produisit que les éléments, obéissant aux ordres de leur créateur, se comportèrent comme s'ils comprenaient qu'ils portaient les reliques du saint homme. La mer, agitée par la tempête accompagnée de pluie, suspendit ses eaux dans les hauteurs et ne fit aucun mal à ceux qui ramaient, mais partout où arrivait le navire, les vents étaient repoussés et les flots gonflés s'aplanissaient. Et ainsi, entourés de tous côtés par la masse des ondes et le souffle des vents, ils en étaient séparés par un espace non négligeable comme si l'esquif était ceint d'une haie protectrice, de sorte que pas même une goutte d'eau ne tomba sur eux, alors que la pluie inondait violemment de part et d'autre. De même pour les cierges allumés à la tête et aux pieds du bienheureux en son honneur : une fois allumée, leur flamme ne s'éteignit jamais jusqu'à l'arrivée du

(6) A peu près huit mois après son arrestation.

corps au monastère. Reste encore un miracle que le Seigneur révéla aux frères dévots dans la translation du saint corps. Pendant le voyage, pour retrouver des forces, les moines burent du vin contenu dans un petit barillet, qui jamais ne se vida complètement jusqu'à l'arrivée au port...



Et comme ils touchaient terre en arrivant au port qu'ils désiraient, ils racontèrent point par point ce qui s'était passé aux frères qui arrivaient au-devant d'eux en louant Dieu ; alors, après avoir célébré leur joie en commun, ils transportèrent le corps du saint homme au monastère avec honneur et le déposèrent dans un sarcophage entre l'autel de saint Jean-Baptiste et le mur. C'est là qu'ensuite, par l'action des mérites du saint, le Seigneur daigna manifester des miracles dignes de mémoire.

Miracles arrivés à son tombeau

Guérison d'un sourd-muet. Au bout d'un certain temps, un sourd-muet vint au monastère pour prier avec quelques personnes du voisinage. Et comme il était privé depuis sa plus tendre enfance de la faculté de parler et d'entendre, il portait deux plaquettes pendues au cou, en

s'entrechoquant, produisaient un son propre à solliciter un geste de miséricorde, chose qu'il ne pouvait exprimer de vive voix. Comme il entra à l'église avec ceux qui l'accompagnaient, tandis qu'il voyait ceux-ci poser sur chaque autel des particules de cire, selon la coutume en usage chez les pauvres, lui-même, allant au sépulcre de l'homme de Dieu, posa dessus les deux plaquettes qu'il portait et se prosterna comme pour prier. Aussitôt il tomba dans un profond sommeil et, ainsi qu'il l'a raconté plus tard, il vit un vieillard au visage rayonnant revêtu de l'habit monastique qui sortit du tombeau et lui dit : *Homme, pourquoi t'endors-tu ici ?* Comme lui était totalement incapable de répondre, le vieillard lui dit : *Lève-toi et sache que tu dois me demander de te donner un remède pour être guéri des infirmités dont tu as souffert jusqu'ici. Laisse ces plaquettes ici, sors aussitôt du monastère dans lequel tu ne dois dire à aucun (des moines) ce qui t'a été concédé par Dieu.* S'éveillant, il se mit debout, sortit du monastère en grande hâte et, le jour baissant, il alla loger chez un homme riche appelé Ratgozi. Comme celui-ci lui demandait d'où il venait, il lui exposa point

par point où et comment il avait reçu le don de la santé. Mais celui-ci ne le crut pas ; il ordonna de le retenir sous bonne garde et se rendit la nuit même au monastère et trouva les plaquettes sur le tombeau. Il interrogea avec soin ceux qui l'avaient accompagné au monastère et qui ignoraient encore ce qui s'était passé : il leur demanda si cet homme était bien avec eux lorsqu'ils allaient au monastère, et du coup il réalisa que ce qu'il avait entendu raconter chez lui était vrai.

Un homme dont le cas était désespéré à la suite d'une chute, se rétablit en pleine santé. Un jour, alors qu'il était nécessaire de réparer le toit de l'église croulant de vétusté, un familier du monastère qui devait porter des tuiles jusqu'au faite, alourdi par sa charge, tomba de toute la hauteur du bâtiment sur le sépulcre de l'homme de Dieu et aussitôt une masse énorme de bois, entraînée par cette chute, tomba sur lui et le recouvrit. Ceux qui se tenaient là accoururent pensant qu'ils le trouveraient déjà sans vie ; ils avaient l'intention de lui rendre les derniers devoirs. Ayant déblayé un peu de cette masse de bois, ils le découvrirent gisant et sans aucun mouvement des membres ; mais ensuite, se remettant à respirer avec de longs soupirs, celui-ci se leva, sain et sauf, sans aucune lésion et reprit tout joyeux le travail qu'il avait commencé.

Un recroquevillé rendu à la santé. Une autre fois se présente un aveugle, qu'on reçoit à l'hôtellerie des pauvres aménagée pour subvenir à leurs nécessités ; et la nuit suivante, comme il voulait se rendre à l'église, un garçon qui aurait dû lui servir de guide refusa de lui offrir ce service en raison du froid vif. Et comme l'autre se lamentait de ne pouvoir assister à cet office solennel, un adolescent aux membres tout contractés, à tel point qu'il ne pouvait marcher qu'en rampant sur les mains, et qui dormait au même endroit, eut compassion de sa douleur, se tira de son lit et dirigea les pas de l'aveugle, lui apportant l'assistance qui était en son pouvoir. En entrant à l'église, une bienheureuse erreur les conduisit au tombeau d'Otmar.

Le guide bénévole de l'aveugle pensait ouvrir une porte dans un angle par laquelle ils pourraient entrer dans la crypte voisine. Mais comme le sarcophage de l'homme de Dieu s'élevait un peu au-dessus du sol, subitement, sans l'avoir prévu, il recula contre le tombeau et tomba à terre de tout son long, et il remplit tout l'espace de l'église de cris effrayants. L'aveugle entendant cela, pensa que son guide était pris d'un mouvement de folie, et s'efforça de fuir comme il pouvait. Mais le Seigneur, auteur et amateur de tout bien, voyant que cet enfant infirme avait voulu

faire une œuvre de piété qui dépassait ses forces, grâce aussi aux mérites du bienheureux Otmar, daigna le récompenser par le don de la santé. Car aussitôt il retrouva la forme et l'usage de ses membres. Quant à l'aveugle que peu auparavant il avait tiré vers l'église en rampant, il le conduisit, sa marche



étant affermie, dans les autres lieux de prière du même endroit et, comme il resta ensuite un certain temps au monastère, il raconta la chose à tous ceux qui n'y avaient pas assisté, de sorte qu'il ne fut plus loisible à aucun d'en douter.

Un clerc retrouve l'usage de ses mains. Une autre fois arriva un clerc qui avait perdu l'usage de ses mains et qui était dans un état tout à fait pitoyable. Les doigts étaient tordus sur la paume et les ongles s'enfonçaient jusqu'aux os. Et le pauvre souffrait continuellement de douleurs excessives, à tel point que certaines parties des mains étaient putréfiées et exhalaient à la ronde une odeur fétide. Comme cet homme se tenait non loin du tombeau du bienheureux, subitement ses doigts commencèrent à se redresser l'un après l'autre, à leur place, et ils retrouvèrent leur mouvement naturel et

coordonné. Pourtant ce dernier, qui aurait dû se réjouir à cause du don de la santé à lui concédé, témoignait de la grandeur de sa douleur par une clameur horrible, mais à la même heure, les mains ayant retrouvé leur intégrité, il se retira peu après complètement guéri.

Transfert des reliques du saint

Quand l'église du bienheureux Gall fut détruite en vue d'être reconstruite, les murs d'une grande hauteur, frappés avec les engins, s'écroulèrent presque en même temps et recouvrirent le sépulcre de l'homme de Dieu. Chose étonnante, ils n'en endommagèrent aucune partie ; et lorsqu'on retira les gravats, on découvrit le tombeau entièrement intact. Ayant réalisé que les reliques du saint père s'y trouvaient, ils les enlevèrent de là et les transférèrent avec grand honneur dans l'église du bienheureux Pierre derrière l'autel (830). Après une reconnaissance du corps (864), l'évêque de Constance, Salomon, le proclama saint en 867, lors de la translation dans la nouvelle église.

D'après WALAFRID STRABON, abbé de Reichenau († 849), traduction

FR. PAUL DE CORNULIER, OSB